

Essai sur la souffrance - Partie 2



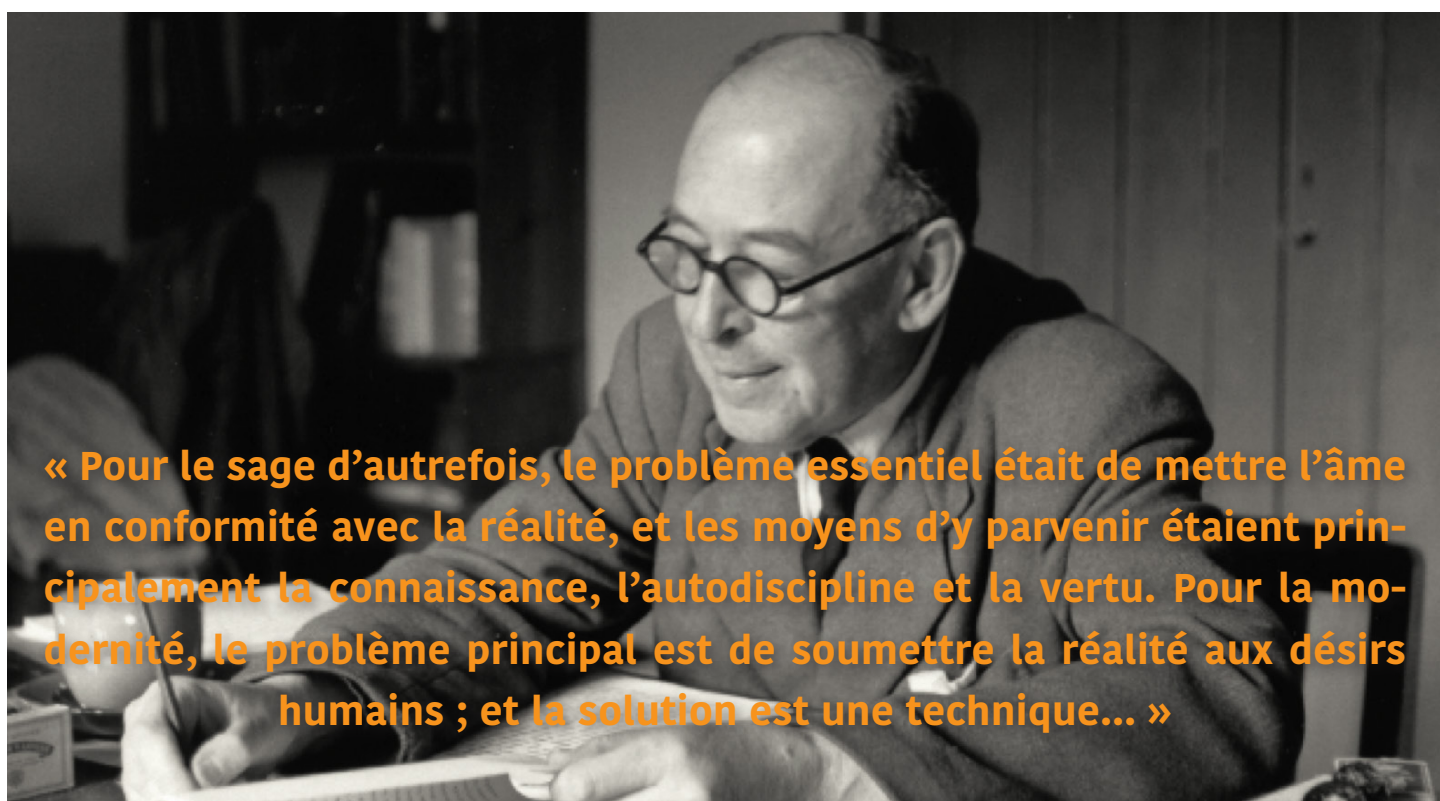
*« La souffrance,
c'est un privilège
qui n'est pas donné
à tout le monde. »*

Jean Anouilh

Nous avons vu lors de notre premier message que du point de vue matérialiste, la souffrance n'était jamais un élément significatif, mais uniquement une entrave à la vie. Dès lors, la détresse et la douleur ne peuvent être traitées que de deux manières. La première est de les gérer et de les atténuer ; la seconde, consiste à rechercher la cause de la douleur et à l'éliminer.

Dans les cultures antiques, nous l'avons également évoqué, la souffrance, au travers de l'introspection, permettait d'être édifié, alors que chez les Occidentaux elle déclenche souvent de la révolte. Ceux-ci cherchent alors à modifier les éléments extérieurs pour ne plus jamais souffrir.

CS Lewis saisit mieux que quiconque la différence entre ces deux types de culture quand il écrit :



« Pour le sage d'autrefois, le problème essentiel était de mettre l'âme en conformité avec la réalité, et les moyens d'y parvenir étaient principalement la connaissance, l'autodiscipline et la vertu. Pour la modernité, le problème principal est de soumettre la réalité aux désirs humains ; et la solution est une technique... »

En d'autres termes, la société occidentale postchrétienne a amorcé un virage anthropocentrique. Tout y est centré sur l'homme. Avec comme conséquence que le sentiment d'ordre établi par Dieu n'a jamais été aussi faible pour ne pas dire inexistant.

Et avec cet affaiblissement, l'idée nous est venue que nous pouvions soutenir l'ordre du monde par nous-mêmes, devenir de petits dieux !

Le plus grand objectif de la société occidentale est donc dès lors de prévenir la souffrance.

Pratiquement, on ne dira jamais à un affligé occidental qu'il doit d'abord, soit s'adapter intérieurement, soit apprendre, soit grandir. C'est ce que souligne l'anthropologue Richard Shewder



« Non seulement on n'impute pratiquement jamais de responsabilité morale à ceux qui souffrent, mais y faire allusion reviendrait à accuser la victime ».

Cela constitue pourtant l'une des hérésies de notre société occidentale. Vous aurez sans doute perçu le risque énorme pour l'Évangile. Comment parler de repentance à des êtres qui ne sont plus responsables de rien, et encore moins de leur souffrance ?

Prenons quelques exemples.

On prend la décision libre de se mettre en couple et de faire des enfants, mais si le couple explose, c'est à la société de remédier aux conséquences en prenant éventuellement soin de la mère à présent célibataire et de ses enfants sous la forme d'aides sociales. Il y a donc bel et bien souffrance sociale, et je ne dis pas qu'il ne faille pas aider, il faut le faire, mais à un moment du processus, il faudrait replacer les personnes devant leurs choix et les conséquences de ceux-ci, et les rendre ainsi responsables de leur vie.

Il ne vous aura pas échappé non plus que nous vivons une période où l'on a de plus en plus tendance à ne pas tenir compte des contextes.

Un homme meurt de façon horrible lors d'un contrôle de police, et c'est inacceptable, mais ce qui devrait l'être aussi, c'est d'en faire un saint. La mort ne sanctifie personne !

Le racisme est inacceptable, mais ce qui l'est tout autant à mon sens, c'est la généralisation que l'on fait du phénomène. De nos jours, un professeur qui fait une remarque à un élève de couleur se voit automatiquement taxé de racisme, alors qu'objectivement la remarque portait uniquement sur son comportement et non sur sa race ou son origine.

Un autre exemple qui ne va pas vraiment dans le sens de la responsabilisation est que la grande majorité des personnes ayant été verbalisées pour non-respect des mesures de confinement ont eu droit à un non-lieu car dans la majorité des cas, c'était la parole du policier contre celle du contrevenant.

Depuis quand toutes les paroles se valent-elles ? Depuis que le coupable, comprenez le responsable d'un acte délictueux quelconque est considéré comme innocent parce que victime de ceci ou cela : victime de la société, victime de sa famille, victime du racisme ambiant, victime de la police, victime d'un accident, victime d'un retrait de permis pour alcool au volant et donc victime de perdre son emploi. Pourtant, la loi est supposée exister et le droit aussi.

On casse, on détériore, on vandalise et on s'en octroie le droit, sous prétexte que les statues d'un certain roi des Belges serait une ode au racisme institutionnalisé.

Je suis quasi certain que si l'on met la main sur les auteurs, ils s'en tireront avec une tape sur la main.

Je ne nie évidemment pas la réalité de la colonisation, mélange de volonté civilisatrice pour les uns et de désir d'enrichissement pour les autres, et son cortège d'atrocités et d'exactions.

Mais je sais aussi une chose, c'est que si l'on veut dépasser le traumatisme - et, si ce n'est comprendre, à tout le moins tenter d'expliquer et de remettre en contexte - il ne faut pas approcher un sujet polémique et douloureux quel qu'il soit de façon émotionnelle, mais avec le recul que donne l'histoire et la réflexion.

L'esclavage était et est un mal, et toutes les sociétés démocratiques le savent et le manifestent en ce qu'elles le condamnent et n'ont plus elles-mêmes recours à cette pratique depuis bien longtemps.

Mais si l'émotion fait la loi, si l'émotion m'absout et m'affranchit de la loi, alors nous sommes au bord de la guerre civile. Il n'y a rien de plus dangereux en démocratie que la dictature de l'émotion, car la récupération de l'émotion mène à toutes sortes de dérives que ce soit au niveau du droit, de la politique ou de la société.

On aura d'ailleurs remarqué la soumission des autorités publiques au diktat du « plaire à tout le monde ».

Je suis donc bel et bien responsable et le cas échéant coupable, mais pas de ma race, de ma classe ou de ma corporation.



« Durant ces jours-là, on ne dira plus: «Ce sont les pères qui ont mangé des raisins verts, mais ce sont les enfants qui ont eu mal aux dents.» Chacun mourra en raison de sa faute. Quand un homme mangera des raisins verts, il aura lui-même mal aux dents. »

Jérémie 31 : 29-30

Non, tous les policiers et les Blancs ne sont pas des sales types racistes ; et non, tous les Noirs et tous ceux qui n'ont pas tout à fait la même couleur que moi ne sont pas des voyous !

Jésus était rempli d'amour et de compassion envers ceux qu'il croisait et qu'il était venu sauver, mais il n'a jamais fait l'impasse sur la responsabilité des personnes en question quant à leur état ou leurs agissements. Il leur a toujours dit le mal dont ils souffraient, en particulier leur péché, et les a toujours tenus responsables de cela. Repensez à la Samaritaine venue puiser de l'eau au puits de Jacob. Relisez le chapitre quatre de l'évangile de Jean. Cette femme a eu de nombreux maris et vit à présent en concubinage. Jésus ne charge pas la barque, il ne la stigmatise pas, mais il lui fait néanmoins comprendre que cette situation pour terrible qu'elle soit en termes de souffrance sociale et de rejet, n'en est pas moins aussi de sa responsabilité.

Je suis d'ailleurs convaincu qu'elle a changé cet état de choses après sa rencontre avec Jésus. Car répétons-le, sans prise de conscience, sans responsabilisation, il n'y a aucun changement possible. Mais notre société n'en prend pas le chemin. Tous les jeunes qui se sont rassemblés en dépit du bon sens pour faire la fête en faisant fi de tous les conseils de sécurité, ne seront pas inquiétés. Par contre, on suggère à la première ministre de réexpliquer les choses. Comprenez, ce ne sont pas les jeunes en question qui sont responsables, mais bien ce vilain gouvernement qui n'explique pas bien ! Et lorsqu'un épidémiologiste sur un plateau télé explique que ce n'est vraiment pas une bonne idée de faire la fête de cette manière en pleine pandémie, la journaliste en guise de contribution au débat se contente d'un : « *Qu'auriez-vous fait à vingt ans ?* »

Et je ne vous parle même pas d'un certain philosophe qui ne voit dans cette tragédie du covid-19 et du confinement en réponse à celui-ci, qu'une restriction abusive des libertés individuelles ! Soit nous sommes les jouets d'un déterminisme aveugle, soit nous sommes des êtres responsables possédant un libre arbitre, indépendamment de la génétique, de l'éducation ou de tout autre facteur prédéterminant. Autrement dit :

**Mes souffrances peuvent me dire d'où je viens,
mais je suis responsable de ne pas les laisser me dicter où je vais.**

Il me semblait d'ailleurs qu'une des définitions du mot adulte était justement : « Personne assumant la responsabilité et les conséquences de ses actes. » Ne voit-on pas pointer au travers de tout cela, une forme d'infantilisation de la société ? A titre personnel, je le crois. Car si je ne suis responsable de rien, je suis un enfant !

En effet, tant qu'un enfant n'a pas atteint sa majorité, il n'est pas tenu pour responsable de ses actes de la même manière qu'un adulte majeur.

Dans le cadre de ce drame terrible à Minneapolis, on a interrogé l'acteur américain Deintel Washington



Le journaliste lui a demandé s'il estimait lui aussi que la société américaine ne s'occupait pas suffisamment des afro-américains, entre autre en ce qui concernait la prévention des actes criminels. Que l'État ne faisait rien pour empêcher les jeunes enfants noirs de sombrer dans la délinquance.

L'acteur a répondu : « *Tout commence à la maison. Où sont les parents, où sont les pères de tous ces gamins ? En prison ? D'accord, où était le père de ce père en prison ?* »

Et Washington de rajouter : « *Moi aussi, vers l'âge de douze, treize ans, je me serais bien vu devenir un mauvais garçon. Mon père m'a vite fait comprendre que cela n'arriverait jamais. En tout cas, pas de son vivant !* »
L'éducation a pour objectif de faire passer l'enfant de l'enfance à l'état adulte, et pour ce faire, Dieu a inventé les parents.

Mais comme les parents d'aujourd'hui sont eux-mêmes pour la plupart restés émotionnellement des enfants parce qu'ayant eu des parents et je cite : « qui ont fait tout ce qu'ils ont pu. », ils n'éduquent plus.
La condition nécessaire à l'émergence de l'enfant roi était la disparition du rôle parental assumé, et le remplacement de la famille par l'individu en tant que socle de la société.

Nous y sommes. Et tous ces parents effondrés de ce qui arrive à leur progéniture se lamenteront et blâmeront le monde entier, sauf eux-mêmes.

Il est important de comprendre que chaque individu est responsable devant Dieu. Mais l'autre volet de cette réalité si bien dépeinte dans la Bible, c'est que l'environnement systémique, la famille, a une responsabilité également.

Je vous donne un exemple tiré de la Bible.

Dans le livre de Josué, au chapitre 7, après la prise de la ville de Jéricho, Dieu interdit aux Israélites de piller la ville, ils ne peuvent rien en emporter. Pourtant, un certain Akan va prendre un certain nombre de choses et cacher son butin sous sa tente. Découvert, il sera puni, et toute sa famille avec lui. Nous avons du mal avec cela parce que nous pensons qu'il n'est pas juste que tous soit punis alors qu'à nos yeux il n'y a qu'un seul coupable.

Ce que ce texte veut nous dire, c'est que vous n'êtes pas seulement le produit de vos choix, mais le produit d'une famille, d'une communauté et d'une culture - pour la plus grande partie d'entre nous, celle des Européens de race blanche et Occidentaux en ce qui concerne la communauté.

Ce qui signifie que nous sommes responsables individuellement devant la justice de Dieu et celle des hommes, mais que notre groupe social, notre famille, notre société construite sur certaines valeurs, l'est également. L'un n'exclut pas l'autre.

Les influences, cela existe, mais cela n'excuse pas tout !

De la même manière, on retrouve dans la Bible des demandes de pardon adressées à Dieu par des individus en faveur de leurs ancêtres ! (**Daniel 9 : 1-19 ; Néhémie 4 : 4-8**).

Cela vous étonne ? Ne sommes-nous pas tous coupables devant Dieu en tant que race humaine suite au péché commis par nos ancêtres Adam et Eve ? Bien-sûr, nous sommes coupables de nos propres péchés, mais aussi de celui commis par nos ancêtres.

L'Évangile repose tout entier sur cela, sur cet héritage du péché. Et la conséquence de ce péché originel, c'est l'émergence du mal individuel, mais aussi systémique, générateur d'énormes souffrances.

Nous sommes pécheurs à titre individuel, mais nous en sommes aussi les héritiers.

Laissez-moi vous donner un exemple : l'Allemagne nazie.

Les hauts dignitaires de cette idéologie, Hitler, Himmler, Goebbels, Hess, Goering, Von Ribbentrop, Eichmann, Speer, Bormann, Keitel, Jodl et j'en passe, sont les plus responsables de ce qui s'est passé. Mais ils ne sont pas les seuls.

Ensuite, viennent les militaires, puis les gardes des camps de concentration. Puis, les civils des villes qui hébergeaient ces camps qui se doutaient de ce qui s'y passait, mais n'ont rien dit ou n'ont rien voulu savoir. Et puis, il y a le peuple allemand dans son ensemble qui avait entendu certaines rumeurs, mais a préféré ne pas trop creuser. Tous ces gens ne sont pas responsables de la même manière ni au même niveau ; mais responsables, ils le sont bel et bien tous !

Tous ceux qui n'ont pas résisté au système, qui se sont simplement contentés de regarder ailleurs et de continuer à vivre en allant travailler à l'usine, aux champs ou à la poste, ont contribué au maintien du système en question.

C'est d'ailleurs ce que signifie « mal systémique ». C'est un système qui marginalise une race ou une population dont la plupart des membres alimentant le système ne sont pas toujours conscients eux-mêmes qu'ils participent au système.

Et le nazisme n'est probablement pas ce que l'humanité aura connu de pire. En effet, le livre de l'Apocalypse ne nous dépeint-il pas une société de la fin des temps dans laquelle il faudra faire allégeance au pire système politique, religieux et économique ayant jamais existé sous peine de ne plus pouvoir acheter ou vendre quoi que ce soit ? Sous peine de mourir de faim. Ceux qui s'opposeront seront tués, emprisonnés, martyrisés. Que ferons-nous ? Que feront-ils ? Céderons-nous ? Céderont-ils ? Cela doit nous faire réfléchir.

L'une des plus grandes preuves de cette connexion et de cette responsabilité au sein des communautés, c'est le nombre invraisemblable d'Allemands, petits fils et petites filles de criminels nazis, s'étant convertis au Judaïsme, ou ayant demandé pardon aux déportés juifs rescapés des camps de la mort, ou ayant déménagé en Israël, ou ayant épousé un Juif, afin d'expier des crimes qu'ils n'avaient pas commis, mais que leurs grands parents avaient commis. Pourquoi ont-ils ressenti le besoin impérieux de faire cela ? Pour la même raison que le prophète Daniel et Néhémie ont demandé pardon à Dieu pour le péché de leurs ancêtres. Parce qu'ils se savaient pas vraiment meilleurs qu'eux, et que toutes les atrocités et désobéissances de leurs aïeux, leur collaient à la peau.

Je me souviens également d'une remarque d'un ami à l'époque du génocide rwandais. Il m'avait apostrophé en disant : « Ces Noirs, tous des sauvages ! ». Je lui avais répondu : « Pourquoi, les Allemands et les camps de concentration, c'était mieux ? Je ne pense pas ; et pourtant, ils étaient tous bien blancs ! »

Revenons à nos moutons même si nous ne les avons pas vraiment quittés.

Dans son article « Le sens de la souffrance », le philosophe allemand Max Scheler, déjà cité dans un précédent message, constate le caractère unique de l'approche chrétienne.



« La doctrine chrétienne apparaît comme une inversion absolue du comportement humain en face de la souffrance lorsqu'on la compare aux interprétations qu'en font les autres cultures et systèmes religieux. »

Dans le christianisme, il n'y a plus rien de cette arrogance antique, ni de la fierté de l'homme qui se fait une gloire de sa souffrance, parce que l'intensité de celle-ci lui permet d'éprouver sa propre force et d'en faire montre aux autres. C'était une approche largement répandue dans les sociétés grecques et romaines de l'Antiquité. Ces cultures étant basées sur la honte et l'honneur.

Au lieu de l'endurance stoïque face à la détresse, dit-il, « le cri si longtemps contenu de la créature qui souffre retentit à nouveau dans l'univers, libre et âpre » y compris à la croix.

Les chrétiens que nous sommes sont autorisés, voire même encouragés, à exprimer leur peine par des cris et des questions.

Et contrairement aux bouddhistes, les chrétiens croient que la souffrance est réelle, elle n'est pas une illusion. Le christianisme ne restreint en rien la sensibilité, mais travaille l'âme pour qu'elle supporte pleinement la souffrance.

Quel plus grand exemple de cela que celui de notre Seigneur dans le jardin de Gethsémané lorsqu'il dit :



« Mon âme est triste à en mourir ».

(Marc 14 : 34)

« Mais qu'il m'arrive non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. ».

(Marc 14 : 36)

Il transpire d'une angoisse telle que des gouttes de sang s'écrasent au sol alors qu'il prie (**Luc 22 : 44**). Il est tout sauf paisible et aurait donc fait un bien mauvais bouddhiste.

Il n'éloigne pas son cœur des choses de la vie afin d'acquérir le calme intérieur, mais confie à son Père :

« Mais qu'il m'arrive non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » (**Marc 14 : 36**)

La vie est tout simplement injuste, et non, il n'y a pas que les méchants qui souffrent. L'exemple de Job à ce sujet est emblématique.

Alors que ses « amis » continuent à l'invectiver et à le pousser à confesser le péché terrible qu'il a dû commettre pour mériter de telles souffrances, lui continue envers et contre tout à nier cette fausse évidence.

D'ailleurs, pour nous convaincre que la souffrance n'a pas toujours quelque chose à voir avec la morale, avec une attitude juste qui nous éviterait de souffrir, il suffit d'étudier la vie de notre Seigneur Jésus.

Si quelqu'un méritait une vie agréable, conforme à l'excellence de son caractère et de son comportement, c'était bien lui. Mais il n'en a rien été, nous le savons.

Au cœur de notre foi, il y a d'ailleurs ce paradoxe d'un homme innocent qui souffre pour les fautes commises par tous les autres hommes. Et la manière dont il a souffert devrait aussi nous éviter de sombrer dans le dolorisme.

Aucune souffrance auto infligée ne nous libérera de notre ancienne nature et ne nous rapprochera de Dieu. La conception qui veut que par sa nature même, la souffrance rapproche de Dieu, est plus hellénique et néo-platonicienne, que chrétienne.

De plus, la compréhension chrétienne de la souffrance est dominée par l'idée de la grâce. En Christ nous recevons le pardon et l'amour, et nous sommes adoptés dans la famille de Dieu. Nous ne méritons aucun de ces bienfaits, mais ils nous permettent de supporter la souffrance et d'être libérés de la tentation de ressentir une quelconque fierté à cause de nos souffrances.

Si je devais tenter de résumer ce que j'ai dit jusqu'ici, je dirais que contrairement au fatalisme, le christianisme enseigne que la souffrance nous terrasse ; à l'inverse du bouddhisme, la souffrance est réelle ; en opposition à la loi du karma, la souffrance est souvent injuste ; et contrairement au système matérialiste, la souffrance a un sens.

Elle a un but, et si nous l'affrontons correctement, elle peut nous enraciner profondément dans l'amour de Dieu et nous donner une grande stabilité spirituelle.

Le bouddhisme dit d'accepter la souffrance, le karma de l'expié, le fatalisme de l'endurer de manière héroïque, le matérialisme de l'éviter ou de nous en occuper.

D'un point de vue chrétien, toutes ces cultures comportent une part de vérité concernant le sujet qui nous occupe.

En effet, la Bible dit que la souffrance est en général le résultat d'un monde qui tourne le dos à Dieu.

Il est également vrai que nous devons endurer la souffrance et ne pas la laisser nous écraser.

La doctrine matérialiste a également raison lorsqu'elle nous met en garde contre une acceptation aveugle de conditions et facteurs nuisibles qu'il faudrait changer.

Une chrétienne n'est, par exemple, pas obligée d'accoucher sans péridurale sous prétexte que la Genèse dit que la femme accouchera dans la douleur (**Genèse 3 : 16**). Les sociétés occidentales nous ayant précédés ont souvent été trop passives face à des circonstances et injustices qui auraient pu être changées.

Mais, selon la vision chrétienne, toutes ces approches sont simplistes, réductrices et par conséquent, des demi-vérités.

Richard Dawkins, le fameux biologiste athée, dit que le matérialisme dévoile une réalité froide et indifférente, ainsi que l'extinction comme une fin inévitable.

Les autres cultures considèrent elles aussi que la vie quotidienne est faite de plaisirs marquant les ombres et les illusions. Le christianisme voit les choses autrement. Au lieu de nous inviter à profiter des plaisirs de la vie en attendant les chagrins à venir, le christianisme invite à vivre au milieu des chagrins de ce monde, tout en nous réjouissant des joies à venir.

Pour Martin Luther, la souffrance a un rôle à jouer.

Avant d'obtenir la joie et l'amour qui nous aideront à l'affronter et à la dépasser, la souffrance doit d'abord nous vider de notre orgueil et nous conduire à trouver en Christ notre vraie joie et notre seule sécurité.

Voici ce qu'il déclare :



« Puisque Dieu nous enlève tous nos biens ainsi que notre vie au travers de beaucoup de tribulations, il est impossible pour notre cœur de rester calme et de supporter cela, à moins de se cramponner à de meilleurs biens, en restant unis à Dieu par la foi. »

La souffrance met en fait un terme à l'illusion d'avoir la force et les capacités de diriger sa propre vie et de se sauver soi-même. Car dans la souffrance, nous sommes réduits à rien, afin que nous puissions être remplis de Dieu et de sa grâce.

Il est dans la nature de Dieu de créer à partir de rien. De la même manière, Dieu ne peut rien faire de celui qui est encore quelque chose en dehors de Dieu.

C'est pour cela que Dieu n'accepte que les perdus, ne guérit que les malades, ne rend la vue qu'aux aveugles, ne ressuscite que les morts, ne sanctifie que les pécheurs, et ne donne la sagesse qu'à ceux qui en manquent. Bref, il n'est miséricordieux qu'envers ceux qui sont misérables et qui, en prennent conscience au travers des vicissitudes de la vie.

Vous me direz qu'à la conversion, l'homme prend conscience de son état de pécheur et de sa position devant Dieu, qu'il n'est rien et que Dieu est tout, et qu'il n'est donc pas nécessaire de passer par la souffrance ou les vicissitudes de la vie pour le comprendre.

L'expérience montre pourtant que de nombreuses années de sanctification et de marche à la suite de Christ s'avèrent nécessaires pour que cette certitude devienne pleinement réalité dans les faits et influe réellement au quotidien dans nos vies.

Il est tout aussi clair que la souffrance représente bien plus qu'un « *entraînement spirituel* » pour Luther. La preuve, c'est qu'on lui doit l'expression « la théologie de la croix », en opposition à « la théologie de la gloire ». Le monde attendait et attend parfois encore un Dieu fort, qui ne bénit ses disciples que s'ils sont forts et suivent ses lois à la lettre.

Les amis de Job, les pharisiens du temps de Jésus et la plupart des autorités religieuses du temps de Luther, voient Dieu ainsi. Ils suivent une « théologie de la gloire » qui ne ressemble en rien à la théologie de la Bible. Le message étonnant des Écritures est que le caractère de Dieu se révèle surtout dans la faiblesse, la souffrance et la mort à la croix. C'est aux antipodes de la révélation où l'humanité s'attendait à trouver Dieu. Les théologiens de la gloire, expliquent Luther, considèrent que les voies de Dieu sont « clairement perceptibles ». Ainsi, les amis de Job sont convaincus que quand tout va bien cela signifie que notre manière de vivre est correcte et plait à Dieu.

En revanche, si cela va mal, si nous souffrons ou connaissons des temps de difficultés, c'est que nous vivons mal, de manière incorrecte et dès lors, Dieu nous abandonne.

Dans cette théologie, Dieu est lisible et décodable à souhait.

Les partisans de cette théologie estiment donc qu'il est facile de discerner les buts et les plans de Dieu : « *Tu fais ce qu'il te dit, tout va bien, tu ne fais pas ce qu'il te dit, tout va mal et il t'abandonne.* »

Simple, clair et précis !

Seulement voilà, il y a le livre de Job qui est tout entier là pour démontrer que cette approche est fautive, car les souffrances de Job sont un réel mystère, et les raisons de Dieu ne sont révélées ni à Job, ni aux lecteurs du livre en question, pour la plupart d'entre elles.

Pourtant, des souffrances et de l'agonie de Job surgissent aussi l'occasion d'un profond bouleversement du caractère de Job :



**« J'avais entendu parler de Toi ;
mais maintenant, mon œil t'a vu. »
(Job 42 : 5)**

Comme il faut avoir été profondément transformé par la souffrance pour finir par remercier Dieu pour celle-ci. A l'époque de Jésus, la théologie est sensiblement pareille. Les autorités religieuses attendent un Messie conforme à leurs attentes ; un Messie facile à comprendre, autrement dit qui enseigne ce que eux-mêmes enseignent ; un messie qui puisse vaincre la puissance romaine et conduire Israël à l'indépendance politique ; autrement dit, un messie qui agit en accord avec leurs désirs et leurs ambitions toutes terrestres. Et voilà Dieu qui leur envoie un Messie fragile, fort de par sa faiblesse, qui souffre et est crucifié ! Cela n'a absolument aucun sens pour eux.

Alors que Jésus agonise sur la croix, ceux qui observent le Fils de Dieu mourir pour leurs péchés, sont loin d'imaginer qu'ils sont les témoins de l'acte le plus important de toute l'histoire de l'homme.

Peuvent-ils percevoir clairement, comme ils en ont la prétention, les voies de Dieu ? Absolument pas !

Pour eux, la mort de ce blasphémateur de la pire des manières qui soit, était justement la preuve qu'il était maudit par Dieu.

C'est ce que la prophétie d'Esaië, quelques 700 ans plus tôt, annoncera en parlant de la mort du Messie sur la croix :

« Et nous, nous l'avons considéré comme puni, frappé par Dieu et humilié ». (Esaië 53 : 4)

Je repose donc la question : Peuvent-ils percevoir clairement, comme ils en ont la prétention, les voies de Dieu ? Bien-sûr que non.

Alors qu'ils se trouvent devant la merveilleuse et inimaginable manifestation de la grâce de Dieu, ils ne voient que souffrance et douleur, ce qui de leur point de vue est incompatible avec leur théologie et leur vision moraliste de Dieu.

Tout ce qu'ils sont, tout ce en quoi ils croient, déclarent et statuent que Dieu ne peut pas œuvrer au travers de ces événements. Ils auraient pourtant dû se rappeler de cette autre parole du livre du prophète Esaië :

« En effet, vos pensées ne sont pas mes pensées et mes voies ne sont pas vos voies, déclare l'Éternel. Le ciel est bien plus haut que la terre. De même, mes voies sont bien au-dessus de vos voies, et mes pensées bien au-dessus de vos pensées. » (Esaië 55 : 8-9)

Alors, commettant l'outrage ultime, ils défient Jésus :

« Qu'il descende donc de la croix, et nous croirons en lui ! » (Matthieu 27 : 42)

Ne connaissant pas véritablement Dieu, ils ne peuvent pas envisager une seule seconde que c'est justement en refusant de se sauver lui, en acceptant la souffrance et l'abandon que Jésus-Christ les sauve.

C'est l'amour de Dieu manifesté par son Fils qui le fait rester en croix et les sauve, alors que sans le savoir, en tentant Jésus encore une fois, en lui disant de descendre de la croix, c'est en fait leur salut et le nôtre qu'ils mettaient en jeu ! Quelle folie !

Dieu ne nous a sauvés qu'à travers la faiblesse et la douleur, pour nous montrer, de la façon la plus parfaite possible, la profondeur de sa grâce et de son amour pour nous.

C'est là que réside la sagesse infinie de Dieu, car en un seul acte terrible, mais proportionnel à la gravité de l'état de l'homme, les exigences légitimes de la loi de Dieu ont été remplies, en même temps que le pardon des péchés était garanti.

En un instant, l'amour et la justice de Dieu ont reçu une pleine satisfaction. Le Messie est venu mourir afin d'abolir la mort et expier le péché par la soumission, la faiblesse et la souffrance. C'était la seule manière d'éradiquer le mal sans nous éliminer.

Car rappelons-le, c'était bien là toute la complexité devant laquelle Dieu se trouvait suite au péché de l'homme : comment détruire le péché, comment détruire le mal sans détruire l'homme qui le commet ? La réponse, c'est la croix.

Pour Luther, les mots d'abandon exprimés par Jésus sur la croix, « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné. » (Matthieu 24 : 46), sont les mots les plus importants de toute la Bible.

Luther a lui-même connu à un degré moindre bien-sûr, les assauts que le monde, notre nature humaine et le diable font peser sur les êtres humains au travers des difficultés de la vie.

A la croix, Dieu a tourné le dos à la nature humaine de son Fils.

Ce qui signifie que Jésus a vécu un abandon infini (dans le sens plein et entier du terme), à un degré tel qu'aucun être humain n'en fera jamais l'expérience.

C'est ce qui permet à l'auteur de l'épître aux Hébreux de dire :

« Ainsi, puisque nous avons un souverain grand-prêtre qui a traversé le ciel, Jésus, le Fils de Dieu, restons fermement attachés à la foi que nous professons. En effet, nous n'avons pas un grand-prêtre incapable de compatir à nos faiblesses; au contraire, il a été tenté en tout point comme nous, mais sans commettre de péché. »
Hébreux 4 : 14-15

Le pécheur autrefois abandonné de Dieu a aujourd'hui en Jésus-Christ, un Sauveur qui a pris sur lui toute l'étendue de la séparation de l'homme d'avec Dieu et qui l'a surmontée.

Alors, la question se pose : pourquoi sommes-nous encore et toujours surpris que nos vies soient si souvent dominées par les ténèbres et la douleur ? Dieu lui-même, en Christ, ne les a pas évitées.

Bien que les raisons de Dieu soient souvent aussi cachées et obscures que dans le cas de Job, nous savons que le chemin qui mène à la lumière passe par l'obscurité grâce à l'enseignement biblique que nous possédons désormais.

La voie qui mène à la puissance, la liberté et la joie, passe par la souffrance, le deuil et la tristesse.

Je ne suis pas en train de dire que ces afflictions produisent **Hébreux 4 : 14-15** forcément des bénéfices ou un échange de bons procédés. La souffrance ne nous fait grandir qu'à la lumière de la souffrance et l'œuvre de Christ pour nous. Nous savons tous combien la souffrance nous détruit si nous ne sommes pas convaincus d'être aimés de Dieu.

Ce qui signifie que l'enseignement de l'église aux temps médiévaux, temps qu'a connu Luther, et qui consistait à dire que nous pouvons gagner la faveur de Dieu par la patience dont nous faisons montre dans la souffrance ne fonctionne tout simplement pas.

Cette conception encore à l'œuvre dans bon nombre d'obédiances ne peut pas apaiser la conscience, puisque nous ne pouvons jamais être sûrs de souffrir dans une soumission et une pureté de cœur suffisantes. De plus, vécue dans cette perspective, la souffrance devient une œuvre méritoire, ce qui est l'opposé de l'Évangile de la grâce.

Un dernier point qui nous introduira déjà quelque peu dans ce que nous développerons plus tard.

Au début de l'ère moderne, le christianisme était en progression en Europe et dans les colonies du Nouveau Monde. Mais en quelques siècles, la donne a bien changé.

Le philosophe Charles Taylor s'interroge :

« Pourquoi était-il pratiquement inconcevable dans les sociétés occidentales du 16ème siècle, de ne pas croire en Dieu, alors qu'aujourd'hui, non seulement c'est courant, mais, pour beaucoup, inéluctable ? »

Depuis cinq siècles nos sociétés occidentales se sont de plus en plus sécularisées. La foi a de moins en moins d'influence dans les institutions publiques.

Chacun a le droit de croire en Dieu, mais dans les faits, la foi est souvent réduite à un choix parmi tant d'autres, reléguée dans la sphère privée et régulièrement pointée du doigt. L'une des conséquences de cela est que, puisqu'il n'existe aucun ordre transcendant et surnaturel en dehors de soi, chacun doit déterminer qu'il est et ce qu'il sera.

Dès lors, l'homme occidental n'a besoin de rien en dehors de lui-même pour savoir comment vivre. Aujourd'hui, le « moi » de l'homme est invulnérable comme détenteur du sens des choses, et nous nous vantons d'établir des normes par lesquelles nous vivons en nous réclamant de nous-mêmes ! Nous sommes donc autonomes pour créer notre propre force d'ordonnement moral. Finie l'humilité face à l'immensité des choses, des êtres et de l'univers.

La notion de nature a évacué toute dimension spirituelle.

Bien entendu, cette mutation de la société vers un cadre naturel n'a pas immédiatement anéanti toute foi en Dieu, mais elle l'a faussée. En effet, les élites du 18ème ont adopté le théisme. Selon cette approche, Dieu a créé pour notre bien, un monde qui fonctionne désormais seul, sans son intervention directe et constante. La planète fonctionne comme une horloge et peut être analysée de manière scientifique, sans révélation divine. Dieu existe, mais en tant que personne ou chose distante, pas comme quelqu'un que nous pouvons connaître.

Dès lors, notre première responsabilité n'est pas de l'aimer – il n'en a rien à faire - de le servir et de lui obéir, mais d'utiliser notre cerveau et notre libre arbitre pour participer à l'épanouissement de l'humanité.

En somme, la vieille idée chrétienne selon laquelle nous existons pour la gloire de Dieu s'est estompée et a été remplacée par l'idée que Dieu existe pour nous entretenir et nous maintenir en vie. Et cette croyance a un impact non négligeable sur notre rapport à la souffrance. Mais ça, c'est pour la semaine prochaine.